

Le niveau baisse

Claudie Asselain-Missenard

Le niveau baisse ! Chacun d'entre nous a entendu cette phrase bien des fois. Et, il faut l'avouer, pour nous, pédagogues de longue date, cette affirmation prend des allures de vérité. Nous ne sommes pas loin d'y souscrire. Pourtant, notre vieux fond de rationalité et notre enthousiasme, à la base de notre engagement enseignant, ont un peu de peine à admettre cette descente infinie à la Escher. Alors les apparences sont-elles ou non trompeuses dans cette affaire ?

Les éléments objectifs

L'enseignement, et notamment celui des mathématiques, est en perpétuelle évolution. Et le sens de cette évolution se prête à des mesures objectives. Nous disposons de quelques indicateurs.

Ouvrez, dans les archives enfouies au fond de votre disque dur, un de vos contrôles donné il y a, mettons, dix ans. Oseriez-vous poser le même aujourd'hui ? Chaque fois que ce genre de question surgit, la réponse est non : vous le feriez plus court, ou moins technique, ou en enlevant certaines difficultés ciblées. Mais jamais, au grand jamais, vous ne vous diriez : je ne peux pas leur demander ça, c'est beaucoup trop facile...

Bien sûr, cela s'explique. Les horaires d'enseignement ont été, eux aussi, tirés davantage vers le bas que vers le haut. Et les différentes versions des programmes ont eu pendant longtemps tendance à être des inclusions successives. Exception faite de certaines innovations visant à faire, non pas *moins*, mais *différent*, avec



M.C. Escher's "Waterfall"
© 2009 The M.C. Escher
Company-Holland.
All rights reserved

l'introduction du bloc probabilités-statistiques en lycée puis en collège ou, tout récemment, de l'algorithmique en seconde.

Parmi les indicateurs objectifs, il y a les évaluations nationales. Et malgré un rapport de l'Inspection Générale sur l'évaluation sixième, bien peu convaincant, visant à minimiser le problème, les constatations à la baisse sont légions. Notamment le très sérieux travail du groupe EVAPM de notre association. Une enquête de la DEPP¹ «lire, écrire, compter : les performances des élèves de CM2 à 20 ans d'intervalle 1987-2007 » rendue publique l'hiver dernier confirme la tendance. Baisse nette en orthographe (sur les mêmes tests, le nombre d'enfants faisant plus de 15 erreurs passe de 26% à 46%) et baisse importante des performances en calcul entre 1987 et 1997, suivie d'un tassement dans les dix années suivantes. Ces études complètent ce que

¹ Division de l'Évaluation, de la Prospective et de la Performance

nous ressentons sur le terrain, notamment en matière de compréhension de l'écriture décimale ou de l'apprentissage de la multiplication (sens et technique).

Mais cet argument-là peut se nuancer : les élèves actuels de sixième ne sont pas les mêmes que ceux qui passaient l'évaluation sixième à ses débuts. La massification n'était pas achevée comme elle l'est maintenant. Le maintien en CM2 était encore pratiqué, et l'intégration en sixième de tous n'était pas encore une réalité complète. On ne peut pas comparer des statistiques sur des populations différentes.

Dans le même ordre d'idée, le Kangourou, facétieux, avait posé dans le sujet Cadets 2006 une question du sujet Cadets 1995. Statistique qui porte sur un effectif que l'on peut considérer comme grand (environ 80 000 participants à ce niveau). Et là, les populations, à dix ans de distance, peuvent être considérées comme comparables. Dans ces tranches d'âge, en effet, c'étaient, et ce sont toujours, des élèves plutôt motivés par les mathématiques qui jouent au Kangourou. En moyenne, les élèves de troisième 2006 font presque aussi bien... que ceux de quatrième de 1995.

Voici la question en question :

Si je donne deux tablettes de chocolat à Tim, il me prête son vélo pendant 3 heures. Si je lui donne 12 bonbons, il me prête son vélo pendant 2 heures. Demain, je lui donnerai une tablette de chocolat et 3 bonbons. Il me prêtera son vélo pour :

- A) 1/2 heure B) 1 heure C) 2 heures
D) 3 heures E) 4 heures

Et les statistiques de bonne réponse :

pourcentage de réponses exactes	en 1995	en 2006
en 4ème	81,4	74,8
en 3ème	84,7	80,6

Il y a donc bien quelques éléments qui semblent montrer qu'avec moins de temps d'apprentissage et moins de contenus dans les programmes, un élève sait moins de choses à la fin. Monsieur de Lapalisse est assez satisfait.

Les éléments subjectifs

Pendant que notre regard critique observe l'évolution du niveau, il se passe un phénomène malheureusement inéluctable : nous vieillissons ! Ce n'est pas sans conséquence sur le regard porté à notre métier. Et ce de différentes façons.

En avançant dans la carrière, on devient moins patient, moins réceptif. On ne supporte plus les choses de la même façon. Et cette irritation un peu chronique altère notre regard sur les élèves.

Parallèlement à cela, nous connaissons les contenus que nous enseignons sur le bout du doigt. Pensez, à force de redoubler indéfiniment la troisième ou la seconde, on connaît tout ça par cœur. On sait tous les pièges et toutes les difficultés. Pour nous, c'est tellement facile ! Sans s'en rendre compte, en avançant dans le métier, on devient « bon », sans avoir à cela aucun mérite. Et plus on est « bon » et plus on a du mal à comprendre que les autres n'y arrivent pas...

Enfin, et c'est sans doute le mécanisme le plus profond, l'idéalisation du passé est inhérente à l'humaine nature. Quel qu'ait été le « avant », il nous paraît préférable au « maintenant ». Et c'est cet état d'esprit qui provoque ce passéisme de bon aloi, contenu dans « le niveau baisse ». Ainsi, on nous voit défendre bec et ongles un programme autrefois décrié, juste

parce qu'on nous en propose un autre. Ainsi, on nous voit idéaliser les élèves « d'avant », dont nous disions pourtant du mal, car nous les parons rétrospectivement de mérites que n'ont pas ceux qu'on côtoie tous les jours.

En somme, « le niveau baisse » pourrait être simplement l'effet de notre propre vieillissement. Ou, dit plus gentiment, l'effet de notre propre ascension.

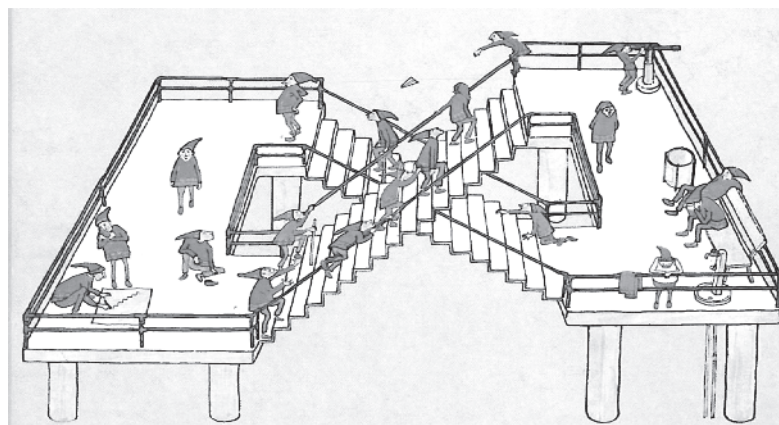
Prenons de la hauteur

Quand on a moins le nez dans le quotidien, on peut regarder différemment les choses. La connaissance humaine progresse de façon vertigineuse. Et sa diffusion de même. Les hommes en savent de plus en plus. La connaissance augmente, mais aussi l'accès à la connaissance, avec les fabuleux moyens de diffusion qui révolutionnent notre quotidien depuis deux décennies.

Cela se voit à l'intérieur du monde scolaire. Avez-vous eu la curiosité d'ouvrir et de feuilleter un manuel de biologie ou d'histoire appartenant à un de vos élèves (ou enfant) ? Si vous ne l'avez jamais fait, tentez l'expérience et piquez un livre dans un cartable quand ils plancheront sur votre prochain contrôle. Difficile, quand on feuillette un manuel d'une autre discipline, de ne pas s'émerveiller. On leur en apprend, des choses. Ils en savent, des trucs ! Même s'il y a un certain décalage, normal, entre ce qu'on leur apprend et ce qu'ils savent. C'est en regardant les programmes des disciplines dont nous ne sommes pas spécialistes que nous percevons bien l'ambition de notre système scolaire. On peut se dire que même si, en mathématiques, nos ambitions ont été

revues à la baisse, nos contenus restent imposants, vus par des non-matheux.

Enfin, le meilleur argument est celui qui s'adresse à votre rationalité de mathématicien(ne). Difficile de penser qu'avec ce niveau dont on est persuadé qu'il baisse depuis des lustres, on n'ait pas encore atteint le fond ! Serait-on entré sans y prendre garde dans la zone des connaissances négatives ? Un niveau en dessous de zéro...



Dessin de Mitsumasa Anno illustrant la couverture d'un manuel de mathématiques de 5ème édité en 1978 par L'École (devenu l'École des loisirs)

Et je laisse la conclusion à l'extrait ci-dessous, en espérant qu'il contribuera à vous remonter... le moral.

Il est de notoriété publique que la crise du français sévit d'une façon inquiétante sur la jeunesse française actuelle. L'orthographe laisse à désirer chez cinquante pour cent des candidats qui, d'ailleurs, ne connaissent ni la valeur, ni la pratique de l'accentuation et de la ponctuation. La plupart sont incapables de développer convenablement un sujet donné ; les idées sont pauvres, la rédaction est défectueuse...

Il vous remontera le moral, non pas parce qu'il parle du français et non des mathématiques, mais parce que cette citation du général Curmer s'applique aux candidats au concours de l'École Polytechnique en 1918.